

Le patrimoine médiéva de Wallonie



Cathédrales et collégiales

Synthèse

La période gothique

par Philippe GEORGE

Les Wallons cultiveraient-ils le complexe que leurs grandes églises gothiques ne peuvent soutenir la comparaison avec celles de France ou d'Europe ? Le sujet mérite nuances et précisions. Tout d'abord, deux immenses diocèses, Liège et Tournai, se partagent l'essentiel du territoire wallon et le développement du gothique se concentre en leur capitale. En premier lieu la cathédrale : l'une fut démolie à la Révolution précisément comme symbole, et l'autre, si elle est à juste titre inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, n'en connaît pas moins de graves problèmes de restaurations. Ensuite, à l'éblouissement des portails français s'ajoutent l'unité et la conception d'ensemble d'une majorité d'édifices reconstruits en France selon le « plan cathédral ». Or, à l'est, les traditions impériales exercent leur influence : à Liège, par exemple, le respect du plan notgérien donne un dispositif atypique. *In fine*, il faut tenir compte de la longévité de l'architecture gothique : le gothique se décline en architecture pour très longtemps dans toutes ses variations.

Aussi, comment dissocier les cathédrales et les collégiales de l'ensemble ? La fascination est générale et l'on nous pardonnera de déborder quelquefois de notre sujet. Le grand public ne fait pas la différence entre les titres des églises ; pour lui une cathédrale est une grande église. On peut raisonner de la même manière quant à la diffusion et à la réception du gothique, tributaires des circonstances historiques et économiques. Le mouvement, sans nul doute favorisé par l'essor urbain, inscrit pourtant davantage encore la cathédrale au sein de sa cité, pour faire écho à la démonstration magistrale d'Alain Erlande-Brandenburg, et, à l'échelon suivant, la collégiale, signaux forts et remarquables vitrines urbaines du pouvoir religieux. Dans ce sens, « la civilisation des cathédrales » est en marche.

La révolution stylistique arrive de France. L'élan mystique vers la lumière fascine les architectes, les vides grandissent pour capter la clarté divine. La manière de bâtir se transforme. Pour construire plus haut la structure des murs est étudiée et leur appareillage est épargné, la voûte d'ogives apparaît et l'arc boutant soutient l'édifice. Le redressement de la pente des toits s'accomplit. « *Le toit à 60° est à celui à 45° ce que l'arc brisé est à l'arc en plein cintre* » (Patrick Hoffsummer) et les assemblages de charpentes se sophistiquent. Il ne faut pas non plus oublier le rôle des charpentiers dans les cintres des voûtes, dans les échafaudages et les engins de levage des chantiers. Les innovations techniques vont se multiplier : abside polygonale, angles du polygone soutenus extérieurement par des contreforts, voûte d'ogives (sexpartite, quadripartite), coursière extérieure et intérieure, niveaux d'élévation, grands meneaux en Y des fenêtres...

Des prémices à l'âge classique du gothique (XII^e-XIII^e siècles)

Construite dès le début du XIII^e siècle en matériaux locaux – grès quartzite et calcaire de Gobertange –, Saint-Médard de Jodoigne* est un bel exemple des adaptations – certains auraient dit de la transition – entre le roman et le gothique, notamment son chœur avec ses deux niveaux de fenêtres qui extérieurement superposent le plein cintre et l'arc brisé. Les écoles scaldienne et brabançonne vont s'épanouir, alors que le pays mosan, tiraillé entre le poids de la tradition romane et germanique et le désir de nouveauté, subit, de par sa situation, des influences multiples.

À Liège, bien sûr, le principal témoin a disparu à la Révolution : la cathédrale Saint-Lambert*, reconstruite après l'incendie de 1185. Les nombreuses représentations montrent un vaste édifice avec ses deux tours « de sable » (XIV^e siècle), ses trois nefs encadrées de chapelles, ses deux transepts et ses deux chœurs à crypte opposés, et sa haute tour laté-

rale (vers 1392-1430). Le chœur oriental est fermé par une abside pentagonale contreboutée par des arcs-boutants et entourée d'un déambulatoire sans chapelles rayonnantes, triforium et triplets pour les fenêtres hautes, et supports des grandes arcades par « piles soissonnaises », fortes colonnes flanquées vers l'intérieur d'une unique colonnette. Dans les années 1220, la partie orientale est terminée et assure des passages vers la place du Marché. La nef, entreprise vers 1230-1250, comporte six travées et une élévation à trois niveaux. Le chapiteau à double rangée de crochets de Saint-Lambert, aujourd'hui conservé dans l'actuelle cathédrale Saint-Paul de Liège*, laisse imaginer à lui seul la puissance de l'architecture des maîtres venus travailler à Liège, dont on connaît par archives les noms et les origines, tel Nicolas de Soissons actif vers 1250-1285.

Si, à l'intérieur des deux cités épiscopales wallonnes, Aart J. J. Mekking constate que le simple déambulatoire sans chapelles rayonnantes est réservé à l'église-mère, on peut s'interroger sur les raisons de cette disposition architecturale : le monopole de l'organisation du grand pèlerinage urbain est-il en quelque sorte réservé à la cathédrale ? Saint Hubert († 727) ou saint Frédéric de Namur († 1121) en auraient fait les frais par la mise à l'écart de leur culte par rapport à celui tout puissant de saint Lambert († ca 701). On oublie souvent l'importance des contingences liturgiques. Pour ne prendre qu'un exemple la crypte occidentale, lieu préservé du martyre de saint Lambert et ultérieurement lieu temporaire de conservation de sa châsse, empêcha la construction d'un portail.

En calcaire de Meuse, le chapiteau à corbeille coudée couverte de feuilles de plantain stylisées d'un type très caractéristique s'étale dans le temps ; il est posé sur des colonnes aux forts tambours monocylindriques comme ceux de l'ancienne église Saint-Hubert à Liège, exposés aujourd'hui dans le jardin claustral de Saint-Paul. De nombreuses églises sont alors rénovées ; Saint-Mort à Huy* appartient à ces premières constructions gothiques. Mais des tâtonnements subsistent. Dans le *Westbau* de Sainte-Croix de Liège*, dès les années 1220, apparaît encore timidement une voûte gothique un peu maladroite ; vers 1250, le chœur oriental s'inspirera de la Sainte-Chapelle et s'ensuivra au XIV^e siècle une nef-halle typiquement germanique.

L'axe lotharingien qui, au XII^e siècle déjà, a fonctionné dans le sens nord-sud dans les domaines de l'orfèvrerie, des vitraux ou de la sculpture, renvoie des influences de Champagne ou de Bourgogne. Vers 1220, Dinant* ou Walcourt* rénovent leur collégiale, mais, sans minimiser la beauté des monuments, on est loin de l'élan gothique et de la légèreté des édifices français contemporains. Saint-Paul de Liège* en a l'élévation classique, mais l'église ne sera achevée qu'après une longue série de campagnes de construction menées d'est en ouest depuis les années 1230 jusqu'au début du XV^e siècle. Son intérieur séduit par ses admirables proportions et son parfait équilibre, sans oublier la couleur : le style reste homogène malgré un étalement des travaux sur près de deux siècles. Au chevet plat initial, sera substitué au XIV^e siècle une abside polygonale sans déambulatoire.

À Tournai*, les prémices gothiques peuvent-elles être détectées dans le transept « roman » ? Cette « vraie cathédrale en travers de la cathédrale » (Simon Brigode) se termine au nord et au sud dans une perspective verticale grandiose par une abside semi-circulaire à déambulatoire, qui reproduit la disposition des quatre étages de la nef horizontale. « Son concept appartient à la toute première vague des expériences gothiques en Occident » et s'incorpore dans la zone d'influence franco-normande (Luc-Francis Genicot).

L'évêque Étienne (1192-1203) fait construire la chapelle Saint-Vincent surélevée, voûtée d'ogives sexpartites et éclairée par des triplets : consacré en 1198 et reliant le palais épiscopal à la cathédrale, ce sanctuaire est le premier édifice gothique scaldien. Admiratifs de la légèreté et de l'élévation du nouveau style qui tranche avec leur transept vite démodé, les chanoines de Tournai voulurent aussi se réserver un chœur résolument gothique dont la construction, entamée en 1242 et terminée en une bonne dizaine d'années, intégra les innovations parisiennes, franciliennes et picardes : ample vaisseau de sept travées complété d'un chevet à cinq pans, éclairé par de grandes fenêtres surmontant le triforium, déambulatoire et chapelles rayonnantes. La lumière irradie le nouveau vaisseau ; elle est réfléchie et amplifiée par les voûtes d'ogives ou en tiers-point quadripartites en calcaire blanc, soutenues par des arcs-porteurs en calcaire tournaisien. La clé de voûte atteint les 33 m. La hardiesse est telle que l'on devra renforcer au XIV^e siècle les piliers latéraux et que tous les arcs-boutants seront doublés.

Indépendamment du chœur français de la cathédrale, une architecture gothique tournaisienne, et plus largement scaldienne par son influence en Flandre, dégage ses traits propres : chevet plat, chapiteau à corbeille polygonale à une ou deux rangées de crochets, piliers quadrilobés au transept, triforium avec alternance de la simple et double colonnette, voûte en berceau lambrissé... L'exemple accompli du premier quart du XIII^e siècle est Saint-Jacques de Tournai* avec ses dispositions extérieures typiques de fenêtres en triplet, sa coursière de nef continue à l'extérieur du clair-étage ainsi que ses tourelles d'angles. À Soignies*, un clocher gothique à tourelles enveloppa le porche étagé roman en s'y appuyant partiellement. La nouvelle châsse de saint Vincent et son chef-reliquaire (ca 1250) prirent place sur un monument étagé avec des groupes de colonnettes en marbre de Tournai. Ce mobilier de pierre, bien étudié par Jean-Claude Ghislain, fut établi au fond du chœur, jusqu'au XVIII^e siècle, et s'inspire indéniablement de la Sainte-Chapelle de Paris. À Chimay, le chœur de la collégiale subit l'influence de Laon avec son chevet plat de trois fenêtres lancéolées à tiers-point surmontées d'une grande rosace.

On ne peut non plus passer sous silence l'influence des ordres monastiques, en particulier les cisterciens, actifs propagandistes de l'essor du nouveau style, qui vont rebâtir leurs bâtiments au XIII^e siècle (Orval*, Villers*, Aulne*, Cambron, Val-Saint-Lambert*, Val-Dieu), la plupart aujourd'hui en ruines. D'autres ordres amènent des formes nouvelles et les grandes églises se mettent à la mode. Comment dans ce foisonnement ne pas aussi évoquer l'orfèvrerie qui se construit à l'imitation des cathédrales ? À Tournai, la châsse de saint Éleuthère (1247) évolue déjà vers les orfèvreries architecturales où le gothique va s'épanouir. À Nivelles, la châsse de sainte Gertrude, la plus prestigieuse des châsses en gothique rayonnant dont l'apogée se situe vers 1300, dans sa présentation, n'était pas sans évoquer la fameuse Sainte-Chapelle de Paris, érigée par saint Louis, ainsi que la grande châsse qui contenait les reliques acquises par le roi. Elle se présentait comme une cathédrale gothique et, avec virtuosité, reproduisait dans tous ses détails l'architecture raffinée parisienne du XIII^e siècle : portails, rosaces, niches, contreforts, fenestrages, chapiteaux...

Le deuxième souffle gothique (XIV^e- XV^e siècles)

À Huy, une collégiale gothique*, commencée en 1311, voit son chœur consacré en 1377. Comme pour beaucoup d'églises en rénovation gothique (à Liège, Saint-Paul* et Saint-Martin*), les travaux ralentiront faute de moyens financiers et ce n'est qu'au XVI^e siècle que la voûte sera décorée. Son chevet polygonal, éclairé par de hautes lancettes, est sans déambulatoire ni chapelles rayonnantes, le transept peu saillant et la nef, sur des colonnes à feuilles de plantain, étage les trois registres classiques, avec triforium à remplages. Ouverte dans la massive tour occidentale, la grande rosace appelée « Li Rondia », d'un diamètre intérieur de six mètres, est la plus grande en gothique rayonnant de Wallonie. Poids de la tradition, l'édifice n'a pas de porche axial et deux tours encadrent le chevet. Au confluent de la Meuse et du Hoyoux, le site, dominé par le rocher et l'ancien château, a exercé sa contrainte sur le développement des constructions. À Dinant, les deux portails de la collégiale Notre-Dame*, à la décoration sculpturale très altérée, témoignent néanmoins par leurs vestiges (voussures importantes avec dais, consoles et corbeaux expressifs...) d'un haut niveau de qualité des années 1340. À Liège, la dendrochronologie de la charpente fait remonter à la seconde moitié du XIV^e siècle les vestiges récemment découverts de bâtiments claustraux de l'abbaye bénédictine de Saint-Jacques*. Saint-Denis de Liège* est l'exemple-type de rénovation gothique : le chœur est reconstruit à la fin du XIV^e siècle ; vers 1420 est debout l'abside polygonale en pierre de Lorraine avec de minces contreforts ; le chantier n'ira pas plus loin, ce qui explique cette coupure architecturale très nette à l'entrée de la nef.

L'essor économique du Brabant, intégré dès 1383 dans l'orbite bourguignonne, favorise l'éclosion d'un « style gothique brabançon », dont les grandes églises urbaines, aujourd'hui à Bruxelles ou en Flandre, servent de modèles avec, bien entendu, des variantes architectoniques. Cette architecture combine le programme fondamental des cathédrales françaises du XIII^e siècle et l'exubérance ornementale anglaise, mais plus modérée, pour l'intérieur. De type basilical, l'édifice brabançon impressionne par sa spatialité, sa ou ses tours ; son chœur est développé et complété de chapelles rayonnantes ; les colonnes sont à chapiteaux feuillagés et les piles fasciculées. Le décor est pariétal ; celui des écoinçons en résille, au-dessus des grandes arcades, se prolonge au travers du triforium vers les fenêtres hautes. À la fin du XIV^e siècle, le Brabant dispose de maîtres d'œuvre réputés et ses carrières de grès sont en incessante activité pour alimenter les chantiers. Toutefois, c'est surtout aux siècles suivants que l'influence du gothique brabançon se manifestera en Wallonie.

Au seuil des Temps modernes (XV^e- XVI^e siècles)

À nouveau, on modernise les édifices. D'un point de vue général, le gothique tardif connaît son âge d'or dans les Pays-Bas bourguignons, bientôt espagnols, dont l'activité commerciale aux mains d'une bourgeoisie marchande en pleine ascension sociale est intense ; il touche la Wallonie : d'abord préparé en Hainaut – le rôle de Tournai est à souligner –, il est ensuite relayé en Brabant et, enfin, il s'éclate en un provincialisme qui s'exprime avec des nuances diverses en ce crépuscule du Moyen Âge.

À Mons, ancrée au flanc de la colline, une vaste collégiale* de style gothique brabançon remplaça, à partir de 1450, l'édifice roman antérieur : sur un plan classique, une nef de sept travées, un transept peu marqué, un chœur de quatre travées et une abside entourée d'un déambulatoire avec chapelles, une élévation à trois étages sur des piliers fasciculés aux hautes bases moulurées et dépourvus de chapiteaux, et l'entrée axiale. Son puissant massif occidental devait servir d'assise à une haute tour qui ne fut jamais terminée.

Un ensemble hainuyer d'églises atteste la longévité des formules gothiques aux XV^e et XVI^e siècles, sans l'exubérance flamboyante. La brique apparaît dans les voûtes, mais on trouve toujours aussi la pierre, ne serait-ce que pour les nervures, ou le bois en lambris (Braine-le-Comte), parfois même associés, comme à Blaregnies ou à Couillet*. Le type « halle » est adopté à Chimay* ou à Binche*. Les pignons perpendiculaires des travées des collatéraux dessinent une toiture en dents de scie, comme à Nalinnes* ou à Couillet*. L'usage de berceaux lambrissés intérieurs limite les poussées. La tour occidentale de ces édifices se caractérise par de solides contreforts qui peuvent se terminer en tourelles en encorbellement, comme à Saint-Julien d'Ath ou à Grosage. Serait-ce une influence du beffroi de Tournai* ?

Ici aussi, et indépendamment des régions et des regroupements stylistiques, le paysage wallon est souvent ponctué d'édifices à chœur gothique, à abside polygonale, d'une nef ou d'une partie de nef gothique, d'un collatéral ajouté à la faveur d'une prospérité locale retrouvée, intégrés aux parties romanes. Si la tour romane n'est pas reconstruite *a fundamentis*, elle sera coiffée d'un haut clocher (Couillet*, Baelen, Marchin, Saint-Mengold à Huy*, ...). Dans l'Eifel, de 1460 à 1540, une dizaine d'églises (Neundorf, Bullange, Thommen...), regroupées par Geneviève Houbben, se caractérisent et par leur type « halle » ou « pseudo-halle », et par leurs matériaux de construction : maçonneries crépies et chaulées de blanc et éléments architectoniques en grès rouge, qui articulent très nettement leur physionomie. La « halle » limite l'éclairage intérieur à partir des seuls flancs ; la « pseudo-halle » implique que la nef centrale bénéficie d'une légère surélévation et que la longueur des nefs n'est pas équivalente.

À Saint-Hubert, après l'incendie de 1525, est construite l'abbatiale gothique qui intègre diverses influences. Le chœur surélevé incorpore l'ancienne crypte (1081), revue et corrigée, où étaient vénérées les reliques du grand saint évêque, siège d'un pèlerinage international à succès. L'église ne sera voûtée que dans le courant du XVII^e siècle, la façade reconstruite au XVIII^e siècle ; malgré l'étalement dans le temps du chantier, elle présente un aspect homogène. L'esprit général est flamboyant, mais sans exubérance. D'autres églises sont reconstruites au XV^e et au XVI^e siècle : Marche*, Hodeige*, Scry*, Marchin, Goé*,...

Le calcaire de Meuse utilisé est aussi très caractéristique ; le calcaire lorrain ou le tuffeau, les « pierres blanches », sont réservés aux parties plus délicates. Le cloître de Saint-Paul de Liège*, sans doute aujourd'hui le plus beau de Wallonie, les alterne avec la brique, reconstruit en style gothique par ailes successives, de 1445 au début du XVI^e siècle ; l'aile méridionale, plus haute, présente une voûte à multiples réseaux de nervures, à liernes et tiercerons et à clés sculptées polychromées. L'architecture parfois complexe de ces voûtes gothiques fut soulignée dans la première moitié du XVI^e siècle par la peinture de rinceaux polychromes cachant parfois des petits personnages ou des animaux, des médaillons, des pampres et des fleurs, dans des tons ocres, verts, rougeâtres et bleutés, comme à Saint-Pierre de Bastogne*, à Saint-Paul de Liège* ou à Notre-Dame de Huy*. À Liège, en 1528, l'architecte Aert van Mulcken achève à l'abbatiale de Saint-Jacques* un chef d'œuvre de style gothique flamboyant : un imposant édifice de 80 m de long couvert d'une voûte en brique, exceptionnelle par son jeu compliqué de nervures, de liernes et de tiercerons décorés de blasons et de têtes de personnages sculptés les plus divers et par la polychromie de ses rinceaux sur fond gris bleuté. Cette voûte céleste étoilée est mise en relief par la couleur des pierres utilisées, pierre bleue calcaire et tuffeau de Maastricht. Cette archi-

teature flamboyante trouve son apothéose dans la voûte du chœur avec une clé pendante sculptée en *Ecce Homo*, entourée de dix clés et d'anges portant les instruments de la Passion. C'est le même maître d'œuvre qui reconstruit Saint-Martin de Liège*. La collégiale avait été incendiée en 1312 (« Mal Saint-Martin »), puis pillée en 1468. La tour occidentale massive remonte au XIV^e siècle, sa structure interne est en grès houiller. La voûte du chœur s'inscrit dans le même esprit que celle de Saint-Jacques*. Le fenestrage des grandes baies du clair-étage de la nef principale est flamboyant.

Si dans beaucoup d'édifices les sculptures annoncent la Renaissance, le gothique va, pour longtemps encore, poursuivre son cours.

Le complexe wallon peut-il être rangé au placard ? Bien sûr, l'art gothique est avant tout un art français et les plus belles constructions de la première architecture gothique sont en France. Au Moyen Âge, la Wallonie n'a que deux cathédrales, mais recèle nombre d'églises et de collégiales qui, par leurs proportions, auraient pu prétendre à la dignité épiscopale. Sans connaître l'histoire, c'est un peu l'impression que ressent le visiteur étranger lorsqu'il pénètre aujourd'hui dans Saint-Paul* ou dans Saint-Martin* à Liège, ces riches églises auxquelles le gothique a donné des airs de cathédrale.

La volonté de reconstruction et de mise au goût du jour traverse le Moyen Âge. Elle est soumise à plusieurs conditions. D'abord les moyens financiers : à Liège, Saint-Denis* et Saint-Paul* en sont de bons exemples ; Saint-Barthélemy* et Amay* restent pratiquement inchangées à l'époque gothique. Ensuite interviennent les contingences liturgiques : organiser les offices, avoir un chœur réservé au chapitre ou une chapelle privée pour l'évêque (Tournai*) ; la consécration d'une partie de l'édifice antérieurement à l'achèvement complet des travaux démontre à souhait les exigeants besoins du culte. S'y ajoutent des contingences pratiques comme celle de loger un chapitre dans une nouvelle collégiale (Binche*, Visé). Les contraintes géographiques sont parfois déterminantes (Dinant*, Huy*, Liège...). Quant aux aspects politiques et historiques, comme toujours l'action des hommes est importante : les Suger, Maurice de Sully ou Évrard de Fouilly wallons ont pour nom Etienne de Tournai, Hugues de Pierrepont, Jean d'Eppes et Robert de Thourotte, plus tard pour les collégiales Philippe Bruni, ou Hermann de Xanten... Enfin, les architectes sont toujours discrets dans les sources : nos Villard de Honnecourt ou Robert de Luzarches sont Nicolas de Soissons et tous les architectes révélés par Édouard Poncelet dans les archives liégeoises, plus tard les Jean Spiskin, Gilles Pole, Mathieu de Layens, ou Aert von Mulcken. Au XVI^e siècle, les rénovations de Sainte-Waudru de Mons* ou de Saint-Martin de Liège* sont impressionnantes.

Quant aux « pierres et marbres de Wallonie », sur l'Escaut les carrières étaient en partie exploitées par les abbayes tournaisiennes. Pour le pays mosan, Francis Tourneur et Frans Doperé font remarquer au début du XIII^e siècle l'abandon du grès en construction au profit du calcaire de Meuse. Par ailleurs, les calcaires de Lorraine, aux excellentes qualités techniques, sont importés en grande quantité à Liège, acheminés par voie fluviale. L'étude de la taille et de la mise en œuvre des pierres ouvre de nouvelles perspectives dans l'analyse fine d'un chantier pour juger de la réception et de l'évolution du gothique. C'est l'apport récent de l'archéologie du bâti. La reconstitution tridimensionnelle virtuelle à l'Archéoforum de Liège de Saint-Lambert*, aussi imparfaite soit-elle faute de sources précises, restitue enfin l'édifice dans ses volumes généraux comme si vous y entriez. Les Liégeois sont orphelins de leur cathédrale, eux qui, en 2000, en ont reconstitué in situ le chœur en échafaudages et bâches ; les Tournaisiens se réjouissent de la restauration de la leur.

*C'est pour nous un plaisir de dédier cette contribution à Monsieur et Madame Robert Massoz, éditeurs à Liège, en témoignage de reconnaissance pour leur sollicitude envers le Trésor de la Cathédrale de Liège.

Orientation bibliographique

On renverra aux bibliographies des différentes notices des édifices et on ne retiendra ici que la synthèse COOMANS, T., GENICOT, L. F. (éd.), *Architecture gothique en Belgique*, Bruxelles, 1997 et les ouvrages généraux fondamentaux excellents et bien connus d'A. ERLANDE-BRANDENBURG, de P. KURMANN, W. SAUERLANDER, D. KIMPEL et R. SUCKALE et A. PRACHE dans leurs comparaisons avec nos régions.